



COLLÈGE DE PSYCHANALYSTES DE
L'ASSOCIATION LILLOISE POUR L'ÉTUDE
DE LA PSYCHANALYSE ET DE SON HISTOIRE

⇒ CP-ALEPH ⇐



N^o0595035876
Loi du 1^{er} juillet 1901
– Décret du 16 août 1901



ASSOCIATION LILLOISE POUR L'ÉTUDE
DE LA PSYCHANALYSE ET DE SON
HISTOIRE

⇒ ALEPH ⇐



N^o0595041723
Loi du 1^{er} juillet 1901
– Décret du 16 août 1901



Aux sources de l'association : un historique de continuité

En 1988, Geneviève MOREL, membre de l'École de la Cause Freudienne – E.C.F. –, a commencé à enseigner la psychanalyse à Lille sous la forme d'un séminaire. Elle s'est ensuite établie comme psychanalyste dans cette ville et y a animé un groupe d'auditeurs composé de psychanalystes, de psychiatres, de psychologues, d'éducateurs, d'enseignants, de travailleurs sociaux et d'universitaires. Ce groupe a inscrit son travail dans un groupe d'études de l'E.C.F. puis, en 1992, dans l'Association de la Cause Freudienne-Lille, liée organiquement à l'E.C.F.: A.C.F.-Lille. Coordinatrice de la Section Clinique de Lille depuis 1993, Geneviève Morel a invité un certain nombre de ses collègues d'alors, comme Franz KALTENBECK, psychanalyste et Analyste Membre de l'École – A.M.E. – de la Cause Freudienne, Brigitte LEMONNIER, psychanalyste et psychiatre à Arras, Emmanuel FLEURY, psychiatre, Isabelle BALDET, enseignante, Sylvie BOUDAILLIEZ, psychologue et psychanalyste, à enseigner à la Section Clinique de Lille – plus tard U.F.O.R.C.A.-Lille – qui comportait une présentation de malades au C.H.R.U.

En 1999, afin d'assurer la continuité et de poursuivre le développement considérable des activités, la plupart des membres de l'A.C.F.-Lille établis dans le Nord-Pas-de-Calais¹ en Collège de psychanalystes, renforcés par l'arrivée de nouveaux collègues, fondèrent l'Association Lilloise pour L'Étude de la Psychanalyse et de son Histoire: l'A.L.E.P.H. Par ailleurs, l'association Savoirs et clinique pour la formation permanente en clinique psychanalytique, fondée également en 1999, réunit les enseignants de la Section clinique de Lille et commença ses enseignements dès la rentrée universitaire 2000. À Paris, au Collège international de philosophie, fut organisé un séminaire de recherches intitulé *Dits et contrefaits*, portant notamment sur la fin de l'analyse et son épistémologie, avec d'autres membres de l'E.C.F. – Diana KAMIENNY-BOCZKOWSKI, Marie-Christine HAMON, Michaël TURNHEIM – qui rejoignirent alors l'A.L.E.P.H., ainsi que Rithée CEVASCO et Darian LEADER, membres de l'E.C.F. ou de l'E.E.P.: École européenne de psychanalyse.

Le Collège de psychanalystes et l'A.L.E.P.H. aujourd'hui

L'A.L.E.P.H. et le Collège de psychanalystes continuent une expérience commune s'étendant à ce jour sur une période de seize ans sans interruption. Voués

¹ Dont Isabelle BALDET, Sylvie BOUDAILLIEZ, Jean-Pierre BOUDIGUET, Carine DECOOL, Brigitte DUQUESNE, Emmanuel FLEURY, Thérèse HULOT, Franz KALTENBECK, Brigitte LEMONNIER, Geneviève MOREL, Sylvie NÈVE, Martine VERS.

au développement et à la promotion de la psychanalyse d'abord dans la région Nord-Pas-de-Calais, l'A.L.E.P.H. et le Collège rassemblent actuellement des membres et des activités à Paris et à Toulouse ainsi qu'en Europe. Ils organisent des séminaires, des groupes de travail et des colloques dont les enseignements sont consacrés à la psychanalyse. Celle-ci y est également mise à l'épreuve d'autres savoirs: la psychiatrie, la médecine, la philosophie, les lettres, l'histoire, la criminologie, etc.

Le Collège de psychanalystes de l'A.L.E.P.H. a aussi pratiqué une politique d'échanges théoriques et cliniques avec d'autres associations analytiques.

Il a mis en place plusieurs groupes de travail et séminaires: sur la psychanalyse des enfants, sur la prévention du suicide, sur la psychanalyse et la criminologie, sur la transmission de la psychanalyse, la formation du psychanalyste et sur la fin de l'analyse. S'y ajoutent des séminaires de lectures des textes de Freud et de Lacan, ainsi que de leurs élèves, qui se tiennent actuellement à Arras, Lille, Paris et Toulouse.

L'A.L.E.P.H. et le Collège organisent également des colloques internationaux dont les actes sont publiés dans la Revue de psychanalyse *Savoirs et cliniques*, éditée par Érès, dont les rédacteurs sont Lucile Charliac, Franz Kaltenbeck et Monique Vanneufville, et qui en est à son huitième numéro ; les arguments des colloques déjà réalisés ou en cours sont disponibles sur ce document.

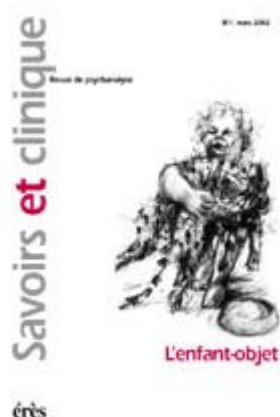
L'[A.L.E.P.H.](http://www.aleph.asso.fr), le [Collège](#) et [Savoirs et clinique](#) disposent de sites sur l'Internet [<http://www.aleph.asso.fr>]. On y trouve l'agenda des événements qui ont lieu dans le cadre de ces associations et aussi un choix de travaux et de textes rédigés par leurs membres.

Les membres de l'A.L.E.P.H.-Collège de psychanalystes se sont penchés depuis longtemps sur la question de savoir comment l'on devient psychanalyste. Cette question est articulée à celles posées par la formation du psychanalyste, l'issue de la cure analytique, le moment du passage de la place d'un analysant à celle d'analyste et par une manifestation de ce passage (la passe), ainsi qu'à l'interrogation sur les moyens de ce qui ainsi notamment constitue la transmission de la psychanalyse: le *devenir psychanalyste*. De nombreuses réunions, de nombreux enseignements et séminaires de lectures de textes ont été consacrés à ces questions.



LES COLLOQUES

1^{er} Colloque du C.p.-A.l.e.p.h. et de l'A.l.e.p.h. : *L'enfant-objet*
Le samedi 16 mars 2000, Musée des Beaux-Arts de Tourcoing, métropole Lilloise

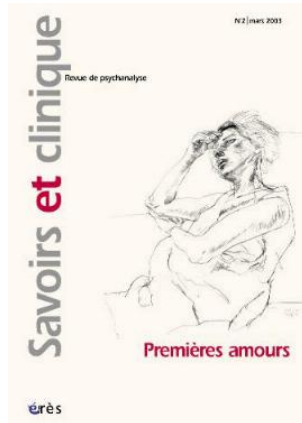


De l'enfance maltraitée, la presse récente dénonce encore l'actualité : " la cour d'assises des Vosges a condamné, pour actes de torture et de barbarie commis de manière habituelle sur un mineur de moins de quinze ans, les tortionnaires du petit Johnny, à de très lourdes peines de prison . S'ajoutant aux violences familiales (inceste, maltraitance), l'exploitation sexuelle des enfants et des adolescents (pédophilie, tourisme sexuel) se propage de façon dramatique partout dans le monde, y compris dans les pays industrialisés . Le législateur a mis la protection de l'enfance au centre de ses préoccupations actuelles : la convention relative aux droits de l'enfant, adoptée le 20 novembre 1989 par l'Assemblée générale des Nations Unies reconnaît désormais à l'enfant certains droits spécifiques et la nécessité d'une protection spéciale. Du statut d'objet, l'enfant accède enfin à celui d'un sujet de droit. Quel est le retentissement, pour l'enfant, de son ravalement à l'état d'objet des pulsions agressives et sexuelles de l'adulte ? La psychanalyse permet aux praticiens d'écouter l'enfant comme sujet dans la cure. Ainsi peuvent-ils évaluer les réponses diverses du sujet - enfant à son statut d'objet. Ils arrivent aussi parfois à anticiper l'avenir de l'enfant traumatisé par la violence subie et tentent de prévenir des troubles futurs.

Des psychanalystes ont étudié l'influence de la science sur la famille contemporaine. La science subvertit le rapport du sujet à la reproduction. Comment le désir d'enfant a-t-il changé avec les avancées de la science (procréation assistée) et les données sociales contemporaines (familles monoparentales ou recomposées, couples homosexuels, adoption) ? La psychanalyse éclaire la question du désir d'enfant avec les concepts de fantasme, de castration et d'objet. L'enfant est toujours un objet pour la mère, l'objet de son existence dans le réel, dit Lacan dans un texte crucial . Il peut représenter le symptôme familial, ou devenir psychotique s'il est l'objet réel du fantasme maternel sans la médiation de la fonction paternelle.

Plusieurs carrefours préparatoires à la journée du colloque traitent, cette année, des questions soulevées par le thème de l'enfant - objet, grâce aux contributions d'intervenants variés (psychiatrie, éducation, psychanalyse, justice...).

2^{ème} Colloque du C.p.-A.l.e.p.h. et de l'A.l.e.p.h. *Premières amours*, Clinique de la relation mère-enfant
Le samedi 31 mars 2001, Musée des Beaux-Arts, Tourcoing, métropole Lilloise



Source de joie mais aussi de chagrin, l'amour anime l'être parlant dès son enfance. Qui saurait se vanter d'avoir déjà percé ses mystères ?

À la différence d'Alice et de Michael Balint, Jacques Lacan ne croyait pas à la « parfaite complémentarité (d'un) amour primitif » entre la mère et l'enfant. La clinique enseigne que leur relation souvent est marquée d'une discordance de grande conséquence pour l'avenir. L'analyse enregistre cet effet pathologique de l'amour chez les analysants mais aussi dans la tendance de certains analystes célèbres tel Karl Abraham à se substituer à la mère dans le transfert.

D'essence narcissique selon Freud, l'amour est noué aux pulsions sexuelles. La mère est le premier « Autre » dont les soins déclenchent l'amour. Mais, dans la mesure où elle satisfait les besoins infantiles en interprétant les demandes du nourrisson, elle peut aussi combler les pulsions sexuelles chez l'enfant. Cette ambiguïté maternelle a été interprétée différemment par les psychanalystes : séductrice pour Freud, souvent diabolique pour Mélanie Klein, elle devient « la mère suffisamment bonne » pour Winnicott tandis que Lacan en fait la matrice de la jouissance future de l'adulte (cf. son concept de l'objet a, cause du désir, articulé au phallus). Les courants tendre et sensuel devraient converger vers l'objet maternel, le premier venant canaliser le second, mais ils peuvent aussi diverger irrémédiablement, mettant la vie sexuelle de l'homme sous le signe d'un irréductible clivage de l'amour et du désir. Pour la femme, l'impossibilité où est la mère de répondre à la question sur la féminité que lui adresse précocement sa fille est parfois ravageante.

De plus, il est difficile de penser l'amour infantile sans le père, même si celui-ci n'est pas connu de l'enfant. Le petit garçon veut être comme lui, la petite fille veut avoir un enfant de lui. Révélation secondaires du premier amour, pour le père.

C'est une véritable passion que l'enfant voue à celle dont il est issu ou qui l'a pris en charge. Passion de l'amour mais aussi de la haine où la tendresse cède à l'agression érotique et celle-ci aux tentatives de réparation du corps maternel. Passion d'amour mêlée à l'angoisse et aux sentiments de culpabilité. L'amour infantile ne s'explique point avec les satisfactions qu'assure la mère. C'est plutôt un amour qui vise le désir de la mère. Il est désir de son désir, écrit Lacan. Cet amour est donc vital pour l'enfant. Il se manifeste à travers des demandes adressées à l'Autre maternel sous la forme de cris.

Et l'amour de la mère ? Elle aussi demande à son enfant - de se nourrir, de devenir propre, de parler... Demandes qui agissent sur les pulsions de l'enfant - orale, anale, invoquante, scopique. Pourtant, l'amour maternel ne s'articule pas dans ses demandes mais dans ce qu'elle donne à l'enfant. Don particulier que celui de l'amour ! Une mère qui ne donnerait que ce que l'enfant lui réclame, sa présence, son sein, ne l'aime pas vraiment. Une mère aimante ne ravale pas sa relation à son bébé aux soins et aux satisfactions. Elle donne autre chose quand elle l'aime. Elle lui donne ce qu'elle n'a pas*.

Les premières amours sont donc complexes, rarement harmonieuses et jamais complémentaires. À leurs discordances s'ajoutent les symptômes, les insatisfactions, les attentes démesurées et les impatiences parentales. L'enfant, pour sa part, peut les rendre irrecevables par ses choix précoces : quand il rejette le père (psychose), se soustrait à la parole (autisme) ou annule le désir (anorexie).

Nous élaborons une clinique psychanalytique de la relation mère-enfant, basée sur l'enseignement de Lacan et attentive aux symptômes de notre temps. Elle tente de répondre aux acquis et aux défis d'une civilisation toujours plus performante au niveau technologique, mais pas assez portée sur le lien amoureux et les exigences d'Éros.

Notre colloque, qui prend la suite de « L'enfant-objet » (mars 2000), tiendra compte de ces progrès et des questions soulevées par les nouvelles formes de la famille en apportant des cas paradigmatiques de cette clinique contemporaine. Il donnera aussi la parole à des spécialistes de l'enfance qui se sont distingués par leurs travaux au service de la santé publique.

Carine Decool et Franz Kaltenbeck

* J. LACAN, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 691.

3^{ème} Colloque du C.p.-A.l.e.p.h. et de l'A.l.e.p.h. *Effroi, peur, angoisse*

Samedi 16 mars 2002, Musée des Beaux-Arts de Tourcoing



Les attentats du 11 septembre 2001 à New York ont déclenché la guerre en Afghanistan et peut-être encore ailleurs ; ils ont aussi semé l'effroi, la peur et l'angoisse dans le monde. Or, Freud a mis en série cette triade d'affects dans son *Au-delà du principe de plaisir*, rédigé en 1920, au lendemain d'une autre grande boucherie.

Mais il n'avait pas attendu la guerre pour explorer l'angoisse : sa recherche avait commencé avant sa découverte de l'inconscient . Il explique alors l'angoisse par le biais de l'amour qui n'ose ni se dire ni se

réaliser. C'est dans la libido, " sans mesure " et revêche à toute représentation par le langage, qu'il repère la cause de l'angoisse. Ainsi, quand un sujet refuse à la libido, par prudence ou adhésion à des idéaux puritains, l'entrée dans ses représentations, elle se rabat sur son corps pour s'y déchaîner sous la forme d'un accès d'angoisse. Voilà pourquoi Lacan enseignera que l'angoisse n'est pas sans objet, l'objet étant un condensé de la libido. Il faut prendre l'angoisse au sérieux car elle est le signe de la part obscure du désir de l'Autre. Elle ne trompe pas, explique encore Lacan, qui s'est montré étonné de ce que l'angoisse ne semble pas étouffer les psychanalystes. Du moins ont-ils la charge de l'apaiser. Encore faut-il savoir comment : c'est l'une des questions de notre colloque.

Un sujet en proie à l'angoisse ne sait jamais nommer la cause de son état. En revanche, tout le monde peut dire de quoi il a peur. Nous aimons à nous faire peur, au cinéma et ailleurs. Faire peur, c'est d'ailleurs le fort du masochiste auquel le névrosé emprunte parfois des traits de perversion. Mais la peur ne partage avec l'angoisse que sa « relation au danger ».

L'angoisse, signal provenant de l'avant-poste du sujet, implanté en territoire ennemi, vous prépare au danger et à sa menace, alors que l'effroi ne survient que si vous êtes surpris. L'effroi, c'est la perception du danger immédiat, alors que toute défense viendra trop tard. Illustrons-le du moment terrible où une hôtesse de l'air, à bord d'un avion qui piquait droit sur les *twins*, voyant Manhattan par un hublot, n'eut que le temps de crier « Oh my God ! » au téléphone. Les terroristes n'ont laissé aucune chance aux passagers de "s'en tirer avec effroi", comme on dit. Alors que la peur et l'angoisse hantent les névroses, les psychoses et les perversions, l'effroi assaille le sujet lors d'événements traumatiques auxquels il ne s'attend pas. Il revient aussi dans les moments féconds des psychoses, les cauchemars, et les moments paroxystiques des accès hystériques ou des crises d'angoisse.

Les traumatologues, les urgentistes et les secouristes, appelés sur les lieux des crimes, des accidents ou des catastrophes naturelles, doivent aussi savoir agir contre les états de choc et d'effroi dans lesquels se retrouvent les survivants de ces irruptions de l'insupportable réel. Ils auront la parole lors de notre colloque, ainsi qu'un homme de loi, confronté aux situations de violence si fréquentes à notre époque.

Dès le départ de son aventure, la psychanalyse s'est mise au service de l'enfant effrayé, des femmes et des hommes angoissés, remontant aux causes des grandes peurs dans la civilisation. C'est par là que l'analyste reste fidèle à son poste dans le réel. L'étiologie des psychonévroses cerne le trauma sexuel. La psychanalyse dresse les défenses du désir contre l'angoisse, extrayant le sujet de son " traumatisme de la naissance ". Elle lui fait épeler ses peurs car, sans toutefois négliger les causalités sociales, économiques et politiques de la violence ambiante, elle ne s'en contente pas, mais amène plutôt le sujet à affronter ses propres pulsions qui, on le sait, ne sont dociles ni à la sagesse ni à l'éducation. Déchiffrant les nœuds d'une jouissance parfois mortifère, elle montre au sujet sa part dans le désordre du monde.

C'est parce que la psychanalyse a pour spécificité de promouvoir le sujet du désir contre le malaise dans la civilisation que nous pourrons, tout en témoignant de nos pratiques, nouer un dialogue fertile et serein sur les dangers de notre temps avec tous ceux qui se vouent à autrui : infirmiers, médecins, psychiatres, éducateurs, psychologues, enseignants, étudiants et travailleurs sociaux, que nous convions à ce colloque.

Franz Kaltenbeck

4^{ème} Colloque du C.p.-A.l.e.p.h. et de l'A.l.e.p.h. *L'enfant devant la loi*

Samedi, 15 mars 2003, Musée des Beaux-Arts de Tourcoing



Un garçon de dix ans emprisonné, malgré les protestations de ses parents, pour avoir joué au docteur avec sa petite sœur ; des enfants d'un âge plus tendre encore, amenés devant un juge parce qu'ils ont fait l'école buissonnière ; des handicapés mentaux, condamnés à mort et exécutés pour meurtre après avoir assisté à leur procès dont ils ne comprenaient guère les enjeux...^{2[1]} Mais tout cela, direz-vous, ne peut évidemment se passer qu'aux États-Unis, pas chez nous.

En effet, la répression brutale de la délinquance infantile est couramment pratiquée par la plus grande puissance démocratique du monde qui montre souvent le chemin aux autres nations. Les Américains ne se font plus guère d'illusions sur la capacité de parents en difficulté psychique, sociale ou économique à raisonner leur progéniture à la dérive. C'est pourquoi le policier, le juge ou le maton se substituent sans états d'âme aux parents carencés. Or, ces pratiques ont d'emblée inspiré le législateur français. La nouvelle loi sur la délinquance mineure (loi Perben), votée cet automne à l'Assemblée, ne met-elle pas en cause « la primauté de l'éducatif sur la répression » ? Déjà le gouvernement Jospin avait prôné, sur sa fin, la création de centres fermés pour les enfants. En attendant la construction des établissements pénitentiaires spécialisés promis par la chancellerie, des mineurs de 13 à 16 ans continueront à être enfermés dans des prisons où règne la violence. Les autorités ne semblent pas avoir tiré les conséquences nécessaires de l'erreur de justice qui a envoyé Patrick Dils, âgé de 16 ans, dans l'enfer pénitentiaire. Il n'avait pas commis le double infanticide atroce dont il fut accusé. À sa sortie, il témoigna des viols qu'il avait subis dès son incarcération.

La psychanalyse des enfants n'a jamais péché par angélisme. En explorant la sexualité infantile, Freud mit définitivement en cause, au grand dam des bien-pensants, Jung en tête, la fameuse innocence de l'enfant. Mélanie Klein alla encore plus loin : déchiffrant les fantasmes infantiles dans les jeux de ses petits patients, elle s'aperçut que ceux-ci étaient saisis d'angoisse devant la loi du talion. Déjà le nourrisson, en agressant imaginativement le sein de sa mère ou le contenu de son ventre pour atteindre ses rivaux, craint la vengeance de ceux-ci.

Induit à ses premières expériences de jouissance par les soins maternels, l'enfant investit très tôt son propre corps comme un objet érotique, ce que Freud a appelé le « narcissisme ». Or le petit homme ou la petite femme ne disposent pas encore de l'appareil du langage pour nommer leurs sensations auto-érotiques aux moments où celles-ci les envahissent pour la première fois. L'échec de leurs recherches sexuelles – D'où viennent les enfants ? Les femmes ont-elles un pénis ? – les jette dans un désarroi profond. La rencontre, souvent manquée, avec la sexualité se fait en deux temps. C'est en effet

^{2[1]} C'est sous l'impression de ces faits que le conseil de l'A.L.E.P.H. avait proposé, en mars 2001, le thème du présent colloque.

seulement à la puberté que les expériences infantiles, incomprises à l'époque, peuvent être interprétées par l'adolescent. Interprétation souvent chargée de la culpabilité que le surmoi, héritier du complexe d'Œdipe, impose désormais au sujet. Freud a déplié le paradoxe du surmoi : plus on lui obéit, plus on se sent coupable. Cette culpabilité pousse à la délinquance, voire au crime, comme l'ont observé les premiers analystes - August Aichhorn, Franz Alexander ou Kate Friedlaender notamment - qui se sont intéressés à « la jeunesse à l'abandon ».

À vrai dire, la loi prend l'enfant dans ses rets avant même qu'il ne soit né. De quelle loi parlons-nous ici ? Non plus de la loi positive mais de la loi symbolique, celle qui interdit l'inceste et fonde la parenté. Or, pour être incorporée par le sujet, cette loi doit être représentée. C'est la fonction dévolue par Lacan au Nom-du-Père, qui peut être incarné dans divers supports. Le sujet entre en conflit avec la loi : c'est pourquoi le représentant psychique de la loi (le « Nom-du-Père ») ou sa sanction (la castration) peuvent être refoulés, déniés ou forclos. Lors des premières crises de sa vie, le sujet devra donc faire face au retour de cette loi conditionné par la forme de son refus précédent. La loi refoulée se manifesterait sous la forme d'un symptôme névrotique ; la loi déniée comme perversion ; la loi forclosée sous la forme d'une psychose hallucinatoire.

Nos sociétés démocratiques font aujourd'hui massivement appel à l'État pour qu'il substitue les forces de la répression à l'autorité des parents. Les États européens, ayant eux-mêmes perdu une part de leur souveraineté, s'engouffrent dans la réponse à cet appel. Leur interventionnisme dans les affaires de famille est souvent nécessaire, mais pose aussi le problème d'un ravalement de la loi symbolique à la loi positive.

Car il est vrai que l'on se soucie beaucoup de l'enfant ces temps-ci. Est-il pourtant toujours pressenti comme un vecteur de l'avenir ? Dans les familles intactes, sans doute. Par contre, les enfants issus de familles dissoutes, défaillantes, sans repères, font peur à la société. À la dérive ou, au contraire, gâté, « sacralisé », l'enfant est devenu un être inquiétant qui semble menacer, voire perturber notre paix civile. Avidé de sécurité, notre société exige d'être débarrassée de ceux que certains ont nommés les « sauvagions ». Or, les autorités répondent souvent par un calcul politique à cette demande sécuritaire. Qui s'opposerait aux mesures préventives et répressives nécessaires, aux réformes et aux sanctions bien fondées ? Seulement voilà : ces mesures, somme toute policières et pénales, rarement thérapeutiques, sont-elles les bonnes, ne viennent-elles pas trop tard, ne sont-elles pas conçues avant tout pour soulager la société au lieu de sauver les enfants en danger ? Amener un enfant devant un tribunal, le condamner à l'enfermement, n'est-ce pas aussi admettre un terrible échec des adultes, voire de la société entière qui en avait la charge ? Aider cet enfant, devenu le symptôme de notre civilisation pleine de désarroi, demande des approches cliniques nouvelles.

La campagne contre l'enfant délinquant que nous vivons actuellement évoque la remarque de Freud dans sa *Science des rêves* : « L'enfant est un revenant ». L'enfant délinquant est-il pris dans une répétition « démoniaque^{3[2]} », celle d'une dette que ses parents n'ont pas payée ? Si c'est le cas, on comprend le goût de notre société pour les solutions répressives. Quoi de plus commode que d'enfermer celui par qui la faute vous revient ?

Or, l'enfant devant la loi n'est pas seulement l'enfant qui l'enfreint. C'est aussi l'enfant-témoin, voire accusateur des abus, des violences et des injustices venant des adultes. Ou encore l'enfant qui, dès la montée du capitalisme, doit vendre son travail et devient un enjeu du marché. Laurent Muchielli, historien et sociologue de la violence, dit : « Nos sociétés d'hyperconsommation, où la télévision est omniprésente, considèrent les enfants de plus en plus comme des adultes^{4[3]} ». Observation précieuse !

^{3[2]} S. Freud, « Au-delà du principe du plaisir », chapitre II.

^{4[3]} *Libération*, 6 septembre 2001.

Ce face à face en miroir, cette « confusion de langues^{5[4]} » entre l'enfant et l'adulte ne peut qu'exacerber leur agressivité réciproque.

L'enfant met donc notre civilisation au défi. Après tout, c'est à son endroit que la science bouleverse nos certitudes séculaires. La bio-technologie, disposant de ressorts toujours plus insolites en matière de procréation, ne met-elle pas en cause le monopole de la génération naturelle ? L'opinion publique réagit avec d'étranges fantasmes à ces bouleversements. Les uns, se croyant progressistes, sont tentés de nier les exigences d'un désir articulé à la castration, considérant que les perversions correspondent mieux à notre civilisation que les névroses. Les autres, nostalgiques du père, reprochent à notre civilisation technique de détruire la loi du désir. La psychanalyse ne saurait se reconnaître dans aucune de ces positions. Elles lui paraissent plutôt symptomatiques du désarroi ambiant. Nous ne saurions éviter de réfléchir sur cet enfant qui doit sa venue au monde au désir de scientifiques qui se prennent parfois pour des démiurges.

L'enfant devant la loi est finalement aussi celui qui nous convoque au tribunal de l'histoire. C'est l'enfant rejeté, l'enfant mourant de faim, l'enfant en survie des grandes villes d'Afrique et d'Asie. Pourrions-nous encore longtemps ignorer sa condition insupportable sans aggraver notre propre malaise dans la civilisation ?

Le quatrième colloque de l'ALEPH mettra la clinique et la théorie psychanalytiques de l'enfant à l'épreuve d'autres savoirs, comme la psychiatrie, le droit, l'éducation, la littérature et la philosophie. On y entendra, outre une série de cas cliniques, des interventions sur la procréation, l'enfant chez Charles Dickens, les bandes d'enfants dans le tiers monde, la délinquance juvénile...

Franz Kaltenbeck

**5^e Colloque du C.p.-A.l.e.p.h. et de l'A.l.e.p.h. *Passions maternelles*
Samedi 7 février 2004, URIOPSS, rue Malus, Lille**

Comment l'enfant peut-il advenir comme sujet ? Par quels chemins ?

« Tu es chair de ma chair », cette phrase révélerait la folie d'une mère qui refuse la reproduction sexuée dont l'enfant est issu.

Comment la psychanalyse peut-elle éclairer la question de l'infanticide, et inversement celle du matricide : quand les filles tuent leur mère ou quand les hommes, en tuant les femmes, cherchent à tuer leur mère ?

La psychanalyse a d'abord centré ses recherches sur le traumatisme de la naissance. Pour Otto Rank, la naissance est la première expérience traumatisante du sujet : l'enfant perd l'abri du ventre maternel et une partie de son corps (le placenta). Freud conteste cette théorie. Il signale, en effet, qu'à sa naissance le petit sujet n'est pas encore concerné par la question de la perte de l'objet. Ce manque surgira plus tard dans ses relations avec sa mère. Puis Lacan interprète la perte, que le sujet expérimente en naissant, comme une perte structurelle. Dès que le sujet est marqué par le langage, il devient marqué par le manque : « Alors que la perte est symbolique, le sujet la perçoit comme la perte d'un morceau de chair [1]. »

Actuellement la psychanalyse tend à s'intéresser au traumatisme que représente, pour la mère, l'accouchement (moment fécond pour le déclenchement de la psychose) et en particulier à la dépression post-partum. De même que l'enfant perd la protection de l'utérus en naissant, la mère vit la naissance de son enfant en terme de perte. La mère atteinte de mélancolie après un accouchement fait le deuil du fœtus en tant que simple perte et non en tant que manque. Il semblerait que ce soient

^{5[4]} Sandor Ferenczi, « Confusion des langues entre les adultes et l'enfant », 1932, *Psychanalyse, Œuvres complètes* t. 4, 1927-1933, Paris, Payot, 1982.

les dépressions post natales qui poussent parfois les mères à se débarrasser de leur bébé. Peut-on reconnaître aussi l'absence de symbolisation de la perte dans les cas d'infanticide d'enfants plus âgés ? Comment une mère aimante peut-elle en venir à maltraiter, voire à tuer ses enfants ? Dans la névrose, la relation de la mère à l'enfant est médiatisée par un scénario fantasmatique. La mère forge une histoire autour de ce plus que l'enfant représente pour elle - l'objet a de Lacan -, et qui compense son manque. Enracinée dans l'image de la bonne mère, elle se demande ce que ses enfants attendent d'elle. Agit-elle bien vis à vis d'eux ? Comment sera-t-elle jugée par la société ? L'enfant névrosé, quant à lui, invente son roman familial pour se séparer de ses parents. L'ambivalence amour-haine lui permet de trouver son espace, ses distances et son autonomie. Dans la psychose, au contraire, nul fantasme n'est convoqué. On assiste au retour dans le réel de l'objet. L'enfant comble réellement sa mère (cas d'autisme). Et quand cet objet se matérialise sur le corps de l'enfant, la mère, confrontée à la relation directe avec cet objet qui s'impose, peut alors chercher à le détruire. Comment une telle destruction s'apparente-t-elle à l'amour ? « Je t'aime mais parce qu'inexplicablement j'aime en toi quelque chose plus que toi : l'objet a, je te mutile », dit Lacan. L'infanticide peut être, pour la mère, la tentative d'éliminer un Autre terrifiant. Cette après-midi s'inscrit dans le fil des après-midis : « Ces enfants qui ne parlent pas » en décembre 2000 puis novembre 2001 ; « L'enfant face à la séparation » en novembre 2002 et des colloques « L'enfant-objet » en mars 2002 ; « Les premières amours : clinique de la relation mère-enfant » en mars 2001 ; « Effroi, Peur, Angoisse : clinique des violences contemporaines » en mars 2002 et « L'enfant devant la loi » en mars 2003.

Sylvie Boudailliez

6^e Colloque du C.p.-A.l.e.p.h. et de l'A.l.e.p.h. *Art et psychanalyse*

organisé par :

l'Association Lilloise pour l'Étude de la Psychanalyse et de son Histoire - A.L.E.P.H.

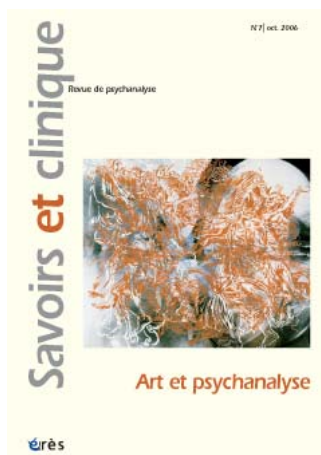
Le Collège des Psychanalystes - A.L.E.P.H.

le Musée des Beaux-Arts de Tourcoing,

l'Université Lille III - Département Arts Plastiques, Tourcoing et

l'École Régionale Supérieure d'Expression Plastique - E.R.S.E.P., Tourcoing

Samedi 11 et dimanche 12 décembre 2004, Musée des Beaux-Arts de Tourcoing



La psychanalyse partage avec l'art l'ambition de transformer la jouissance. L'art en fait chiffre, signe, image ou sculpture ; la psychanalyse déchiffre la jouissance et doit pour cela passer par l'inconscient pour interpréter et traiter le symptôme.

Dans la névrose, la jouissance est vécue comme un excès qui cause l'angoisse. Le sujet lui donne alors

une connotation négative, il craint que la castration ne réponde à son jouir. L'art nous offre, par contre un champ où cet excès et cette négativité paraissent apprivoisés. Ainsi Lacan affirme-t-il du peintre : « ...il donne quelque chose en pâture à l'œil, mais il invite celui auquel le tableau est présenté à déposer là son regard, comme on dépose les armes [1]»

Mais il arrive aussi que l'art exacerbe l'angoisse, qu'il refuse de servir la pacification et nous renvoie à la souffrance, à la terreur, à la vie menacée. Pourtant, même dans ce cas, il ne procède pas sans réflexion. S'il évoque l'insoutenable il le donne aussi à penser. «Le psychanalyste n'éprouve que rarement l'impulsion de se livrer à des investigations esthétiques... », affirme Freud au début de *L'inquiétante étrangeté* (1919). Il ne pouvait pourtant pas s'abstenir de faire des recherches sur l'art. Pourquoi ? Il répond à cette question dans son article « Le Moïse de Michel-Ange » (1914), en déclarant qu'il voulait saisir pourquoi des œuvres poétiques ou les arts plastiques, plus rarement la peinture, exerçaient sur lui un « fort effet ». Il croyait donc pouvoir produire un savoir sur la jouissance que lui procuraient ces œuvres d'art. La psychanalyse n'a pas seulement affaire aux pulsions et aux affects refoulés, elle est aussi concernée par la sensibilité. Ainsi Freud ne limite pas l'esthétique à la « théorie du beau » mais la définit aussi comme « la théorie des qualités de notre sensibilité [2] ». Lacan ne dit pas autre chose quand il enseigne à ses élèves que l'esthétique « c'est ce que vous sentez », en précisant qu'elle n'est pas transcendante [3]. Il la réfère plutôt au corps, mais pas à n'importe lequel. Appartenant à la dimension de l'Imaginaire, ce corps est aussi lié au Symbolique et au Réel [4]. Des historiens d'art, tels que Daniel Arrasse ou Hubert Damisch mais aussi un philosophe comme Slavoj Žižek se sont inspirés de cette idée d'une esthétique qui ne refoule pas le corps. Or, ni dans la psychanalyse ni dans l'art, le corps ne saurait être abordé de manière naïve. Décerné par le langage comme un lieu où se produit le sens, c'est un corps complexe : morcelé, désirant, sexué, ce corps est devenu depuis longtemps un objet de la science. Celle-ci met sa singularité en question quand elle le branche sur le monde virtuel. La psychanalyse ne s'applique pas à l'art mais au symptôme clinique qui est l'expression d'une satisfaction sauvage et douloureuse de la pulsion. Dans l'art se créent des œuvres qui sont, elles aussi, des symptômes puisqu'il faut les déchiffrer. Mais ces symptômes éveillent nos désirs en proposant des langages et images nouveaux à notre sensibilité. Ils nous donnent ainsi des aperçus sur les régions les plus opaques de notre propre jouissance.

Franz Kaltenbeck

Intervenants

Bruno-Nassim Abouddrar, *philosophe*

Bernard Baas, *philosophe*

Sylvie Boudailliez, *psychanalyste*

Hubert Damisch, *historien d'art*

Thierry De Duve, *historien d'art*

Daniel Destombes, *psychanalyste*

Franz Kaltenbeck, *psychanalyste*

Régis Michel, *conservateur en chef des arts graphiques au musée du Louvre*

Geneviève Morel, *psychanalyste*

François Piron, *Critique d'art*

François Rouan, *Artiste*

Patrick Vauday, *philosophe*

Armelle Gaydon, *psychanalyste*

Diane Watteau, *maître de conférence*

Frederic Yvan, *philosophe, architecte*



7^e Colloque du C.p.-A.l.e.p.h. et de l'A.l.e.p.h. *Le corps à la mode ou Les images du corps dans la Psychanalyse*

11 et 12 mars 2006

organisé par :

L'Association Lilloise pour L'Étude de la Psychanalyse et de son Histoire

Le Collège des Psychanalystes de l'A.l.e.p.h.

L'École Nationale Supérieure des Arts et Industries Textiles — E.n.s.a.i.t.

Roubaix-La Piscine, Musée d'Art et d'Industrie André Diligent

Grand Amphithéâtre de l'E.n.s.a.i.t. au 9, rue de l'Ermitage



Vanessa Beecroft vb35.377.MS, VB35 Solomon R. Guggenheim Museum, New York, 1998,

Photo by: Mario Sorrenti

© 1998 Vanessa Beecroft

Le corps à la mode ou Les images du corps dans la Psychanalyse

Alors que s'effondre l'idée d'une identité du sujet à portée universelle — nationale, politique, familiale ou autre —, nous cherchons désespérément un appui sur quelque chose qui nous appartienne en propre, sans aucune contestation possible. Or, le corps semble répondre à cette exigence contemporaine : *habeas corpus*. De croire que *nous l'avons*, nous en venons même à imaginer que *nous le sommes* : nous sommes cette image que nous renvoie le miroir, flatteuse ou désespérante, jamais indifférente. Nous sommes aussi ces images, pourtant opaques, de l'intérieur de notre corps, qui soutiennent le verdict des médecins et qui nous « disent » si nous allons vivre ou mourir. Ainsi nous identifions nous à diverses images de notre corps.

Or, la psychanalyse montre que cette évidence a un fondement clinique : le stade du miroir, inventé par Lacan en 1936. L'enfant encore titubant s'identifie en jubilant à l'image de maîtrise que lui renvoie le miroir et que sa mère — ou quelque autre adulte — reconnaît comme sa personne : « oui, c'est toi ». Mais, devant cette image, l'enfant se sent aussi en défaut parce qu'il ne coïncide pas avec ce qu'on attend de lui, avec les idéaux de ses parents ou de son milieu. D'où la recherche passionnée, sa vie durant, de tout ce qui pourrait « améliorer » cette image et la rendre désirable. Disant ce mot, nous sentons bien qu'un tel « mieux » ne saurait exister en-soi, qu'il est relatif à une société, à une époque, à des modes.

La mode nous offre cette identité singulière, changeante, et en même temps universelle, à laquelle nous aspirons tant. Elle nous fait désirer, elle nous rend — croyons-nous — désirables. Nous sommes des « accros » de la mode : il suffit de voir l'engouement des *médias* et du public à chaque défilé ou collection.

La mode répond en effet à la passion que nous éprouvons pour notre corps. Et pas seulement pour le vêtir ou le maquiller. En effet, cette passion peut devenir sans limites. Nous allons jusqu'à modifier notre corps en fonction des modes : le rajeunir, l'affamer pour être svelte. Parfois, nous ne savons plus nous arrêter : anorexie, boulimie se répandent comme des épidémies dans nos sociétés occidentales gavées où des adolescentes se font vomir systématiquement, comme si c'était naturel. Nous voudrions même parfois changer de sexe parce que nous pensons que l'image de notre corps contredit à notre être sexué le plus intime : si chirurgical et réel que cela paraisse, cela reste cependant avant tout une affaire d'image.

De la mode nous voici insensiblement amenés au symptôme, le signe de ce qui ne va pas dans le réel et qui touche toujours au corps, et donc à son image puisque c'est tout ce que nous en appréhendons. Nos symptômes, ces « événements de corps », disait Lacan, s'enracinent donc dans l'imaginaire contemporain. Loin d'être intemporels, ils empruntent leur « enveloppe formelle » à des courants sociaux qui les façonnent, à des modes.

Ce colloque se propose d'explorer, grâce à différents angles d'approche, les liens de la mode, du corps et de ses images, selon les quatre thèmes suivants répartis en quatre demi-journées :

- *La mode et ses incidences sociales sur l'image du corps* : pourquoi la mode a-t-elle pris un tel relief ? Est-ce lié à des raisons économiques ? La mode est-elle un nouveau symptôme ? Le signe d'une uniformisation de masse ou d'un désir de singularité ?
- *L'image du corps dans l'art* : comment et pourquoi l'art contemporain décline-t-il cette image à l'infini dans ses installations, performances et nouveaux media ? S'il y a un rapport évident de la mode à l'art, y a-t-il aussi un rapport de l'art à la mode ?
- *Qu'est-ce qu'avoir un corps ? Quel est le rapport du désir au corps et à son image ?* Il existe différentes théories psychanalytiques et philosophiques du corps. Ainsi le narcissisme freudien, les théories lacaniennes du corps –le stade du miroir, le sinthome –, le « corps sans organes » de Deleuze et Guattari, ou le corps de « la construction sociale » qu'il serait intéressant de confronter et d'illustrer cliniquement — ou par la littérature —.
- *La psychopathologie de l'image du corps* : il s'agit d'étudier les avatars contemporains des différents symptômes du rapport du sujet à son image, décrits par la clinique psychanalytique ou psychiatrique, et qui peuvent avoir un rapport à la mode –dysmorphophobies de l'adolescent -e, délires schizophréniques, mais aussi identifications à l'image de l'autre dans le transsexualisme, etc. –

Geneviève Morel, *psychanalyste*

Intervenants:

Parveen Adams, *Member of the Core Teaching Staff of the London Consortium, freelance writer and art theorist*

Nicole Bednarek, *psychanalyste, enseignante en sémiologie E.s.m.o.d. Roubaix, E.r.s.e.p. Tourcoing*

Sylvie Boudailliez, *psychanalyste, Roubaix, présidente de l'A.l.e.p.h.*

Lucile Charliac, *psychanalyste, Paris*

Véronique Goudinoux, *maître de conférences en histoire de l'art contemporain à l'Université Lille 3 - Département arts plastiques*

Anouchka Grose Forrester, *écrivain, Londres*

Franz Kaltenbeck, *psychanalyste*, Paris, Lille, *directeur de « Savoirs et clinique », revue de psychanalyse*
Diana Kamienny-Boczkowski, *psychiatre, psychanalyste*, Paris
Darian Leader, *psychanalyste*, Londres
Brigitte Lemonnier, *psychiatre, psychanalyste*, Arras
Corinne Maier, *psychanalyste*, Paris
Régis Michel, *conservateur en chef des Arts graphiques au musée du Louvre*, Paris
Geneviève Morel, *psychanalyste*, Paris, Lille, *présidente du Collège de psychanalystes de l'A.l.e.p.h.*
Sarah Stern, *psychiatre*
Jean-Pierre Van Eeckhout, *psychanalyste*, Gand, Belgique
Diane Watteau, *maître de conférences en Arts Plastiques*, Montpellier III
Frédéric Yvan, *professeur de philosophie, architecte Dplg, enseignant à l'École nationale supérieure d'architecture et du paysage de Lille*

8^e colloque de l'A.l.e.p.h.

Sexe, amour et crime – Psychanalyse et criminologie

31 mars et 1^{er} avril 2007

Organisé par l'Association Lilloise pour L'Étude de la Psychanalyse et de son Histoire et le Collège de Psychanalystes-A.l.e.p.h.

Esc de Lille, avenue Willy Brandt à Lille



Jeune femme affaissée au coin d'une table avec un personnage dans son dos -

Johann Heinrich Füssli (1741-1825)

© Photo RMN © Michèle Bellot

Argument du colloque

Sexe, amour et crime, psychanalyse et criminologie

Tout crime n'est pas sexuel. Et pourtant, même de simples délits s'avèrent souvent relever d'une étiologie sexuelle. Un psychanalyste qui travaille en prison peut témoigner des effets dévastateurs des violences parentales sur les enfants devenus braqueurs ou assassins. L'amour, ses prétentions et ses malentendus ne doivent pas non plus être oubliés quand on cherche les causes des actes transgressifs.

Les élèves de Freud, dès la première génération, ont contribué à la criminologie. La raison en est limpide. Freud n'a-t-il pas fondé la loi elle-même sur la repentance d'un crime mythique, celui du meurtre du père ? Lacan, qui n'a pourtant jamais caché son scepticisme face à cette construction, s'inscrivit dans la tradition criminologique du freudisme après avoir publié sa thèse sur le crime passionnel d' Aimée, une de ses premières malades paranoïaques.

Sa relecture, en 1963, du cas d'une patiente de Margaret Little, entrée en analyse parce qu'elle avait commis des actes de kleptomanie, témoigne de son ancrage freudien et de son intérêt pour les pathologies qui s'accompagnent d'actes délictueux. Ayant mis en valeur les interventions courageuses de M. Little et leur fonction de coupure, il cerne ce qui a déterminé les vols de la patiente : celle-ci n'était pour sa mère qu'un instrument de chantage, quant à son père, elle ne pouvait d'aucune façon représenter quelque chose qui ait pu lui manquer.

Les psychanalystes d'enfant qui travaillent avec leurs jeunes patients sur leurs petits larcins ou sur les agressions qu'ils ont commis envers d'autres enfants ont plus d'une fois sauvé leur patient d'une délinquance plus grave.

Or c'est Lacan, le grand clinicien de la psychose, qui s'est montré visionnaire quant à l'impact des psychoses dans les passages à l'acte criminel. Personne ne peut plus nier aujourd'hui que nos maisons d'arrêt sont peuplées de détenus fous, ayant commis des actes gravissimes. Les services médico-psychologiques dans les centres de détention manquent cruellement de personnels compétents – psychiatres, infirmiers, psychanalystes et psychologues, nommément. Situation explosive, à laquelle les autorités de l'État ne songent pas à remédier assez vite. Elles se contentent plutôt de pallier l'insécurité généralisée qui taraude notre société par une justice toute répressive. Celle-ci ne se limite plus aujourd'hui à l'application de la loi, elle cherche aussi à venger la victime. Plus encore, elle veut rassurer la société, en prononçant des peines incommensurables avec toute fonction rationnelle de la sanction. Aussi l'agresseur sexuel est-il souvent condamné à la réclusion maximale et tacitement considéré comme irrécupérable. Il est rejeté et donc isolé comme « pointeur » à l'intérieur même de la société carcérale.

Il faut regarder ce réel en face si l'on ne veut pas que les problèmes que pose le crime soient détournés par des démagogues sans foi ni loi. Notre colloque s'attellera à cette tâche en réunissant des psychanalystes d'adultes et d'enfants, des psychiatres et des psychologues qui travaillent en milieu pénitentiaire ainsi que des criminologues et des philosophes.

Franz Kaltenbeck, *psychanalyste*

Intervenants

Adens Anne, *psychologue, maison d'arrêt de Lille*

Archer Evry, *psychologue clinicien, psychiatre, chef de service au Centre Hospitalier Régional Universitaire de Lille*

Bihan François, *professeur de lettres*

Boudailliez Sylvie, *psychanalyste*

Caballero Alberto, *psychanalyste*

Emmanuel Fleury, *psychanalyste, psychiatre*

Kaltenbeck Franz, *psychanalyste à la maison d'arrêt de Lille*

Kornobis Jean-Paul, *docteur en médecine*

Le Bodic Cédric, *doctorant en psychologie (Rennes 2)*

Lemonnier Brigitte, *psychanalyste, psychiatre*

Maier Corinne, *psychanalyste*

Morel François, *psychanalyste, psychiatre*

Morel Geneviève, *psychanalyste*

Salecl Renata, *criminologue, professeur de philosophie à l'université de Ljubljana (Slovénie)*

Sastre Garau Philippe, *psychiatre MGEN*

Verstraet Antoine, *psychologue*

Yvan Frédéric, *psychanalyste, philosophe*



Ces enfants qui ne jouent pas le jeu

Attendu, désiré, redouté, ou parfois pire, ignoré et frappé d'indifférence, l'enfant naît dans la dépendance la plus totale de ceux qui en ont la charge. Il n'en sortira que tard. De nos jours, la complexité croissante des savoirs ainsi que les aléas de l'économie ne rabaisent pas l'âge de l'autonomie d'un jeune citoyen. S'opposant au mythe du nourrisson replié sur lui-même, Lacan décrit le petit enfant plutôt comme un sujet ouvert au monde, reconnaissant dès ses premiers jours les traits de sa mère. C'est seulement à partir de l'acquisition du langage, vécue comme une intrusion, que certains enfants s'isolent et se retirent dans leur coquille. L'autisme avec son refus radical de la communication n'est pas toujours facile à repérer et c'est pourquoi maint diagnostic vient trop tard.

Mais il y a aussi ces enfants qui ne veulent pas s'intégrer dans leur famille, à leurs semblables ou dans leur classe, ceux qui ne jouent pas le jeu de la société, y compris les enfants déscolarisés qui restent chez eux pour ne jouer qu'avec leur ordinateur. On pense aussi aux enfants trop timides pour affronter l'autre, aux jeunes agresseurs, et aux petits misanthropes, sans oublier ceux qui pâtissent d'une souffrance qu'ils gardent pour eux. Au lieu de dénoncer leurs tendances asociales, la psychanalyse reconnaît en ces enfants les conflits inarticulés qui les opposent au groupe humain, leurs questions, restées sans réponses, sur les désirs qui les ont mis au monde ainsi que leur potentiel créatif que le travail analytique devra faire éclore.

Franz Kaltenbeck

—o—

Liste des intervenants (dans l'ordre de leur intervention)

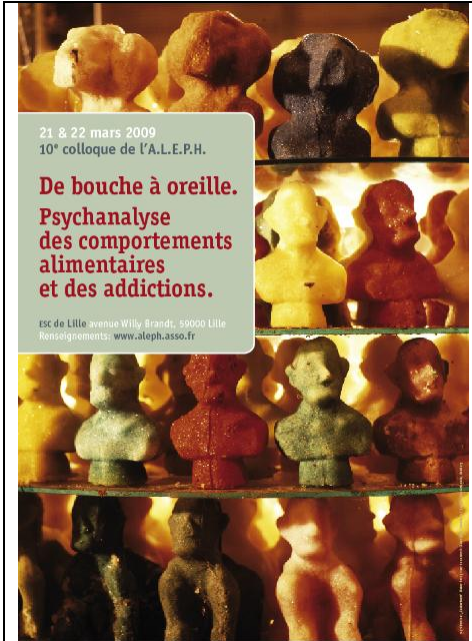
- Franz Kaltenbeck, *psychanalyste*
« L'enfant et la mort »
- Christian Mille, *professeur de psychopathologie*, CHU d'Amiens
« Réflexions sur l'absence de jeu psychique de ces "nouveaux enfants"
qui brouillent les repères psychopathologiques usuels »
- Anne Ermolieff, *psychanalyste*
« Identification primaire et destinée »
- Nestor Braunstein, *psychiatre, psychanalyste* (Mexico)
« Le jeu de la diction et de l'addiction chez l'enfant »

- Marie -Christine Laznik, *psychanalyste*
« Comment se présente un bébé à risque d'autisme dans la première année de vie ? »
- Geneviève Morel, *psychanalyste*
« Jouer le jeu, oui mais lequel ?
Actes, désir, loi et prolongement du symptôme »
- Pierre Madeuf, *pédopsychiatre*
« Clinique de l'autisme: à propos de la prise en charge des enfants autistes en hôpital de jour. »
- Bertrand Ogilvie, *psychanalyste, philosophe*
« Deligny, l'humain en deçà du langage et de l'inconscient ? »

Dimanche 30 mars 2008

- Thérèse Hulot, *psychologue*
« Jacques, le jeu de la vie ou de la mort »
- Lucile Charliac, *psychanalyste*
« Une enfant qui joue trop bien le jeu »
- François Morel, *psychiatre, psychanalyste*
« Un enfant sérieux »
- Stéphanie Palazzi, *pédopsychiatre, praticien hospitalier*
« Ces enfants pris au jeu maternel. »
- Sylvie Boudailliez, *psychanalyste, psychologue*
« L'enfant-tigre »
- Martine Vers, *psychologue*, Frédéric Yvan, *psychanalyste, philosophe*
« Enfants placés : jouer/déjouer
le désir de la mère. »
- Isabelle Baldet, *psychanalyste, psychologue*
« Relations mère-fils, un jeu trouble. »
- Sylvain Masschellier, *professeur de lettres*
« Ces enfants qui ne jouent pas le jeu à l'école »
- Daisuke Fukuda, *doctorant en psychanalyse à Paris VIII*
« Roland Barthes :
l'enfant qui joue la mère de sa mère »





21 & 22 mars 2009
10^e colloque de l'A.L.E.P.H.

**De bouche à oreille.
Psychanalyse
des comportements
alimentaires
et des addictions.**

ESC de Lille - avenue Willy Brandt - 59000 Lille
Renseignements: www.aleph.asso.fr

10^e colloque de l'A.l.e.p.h.
***De bouche à oreille. Psychanalyse des
comportements alimentaires et des addictions.***
21 et 22 mars 2009, ESC de Lille, avenue Willy Brandt, 59000, Lille

De bouche à oreille

Psychanalyse des comportements alimentaires et des addictions

Les troubles alimentaires et les addictions présentent au moins deux traits communs. Dans les anorexies et les boulimies se manifeste une perturbation de l'oralité : les unes pèchent par l'excès, les autres par la privation de nourriture. Un certain nombre d'addictions passent, elles aussi, par la voie orale et le tube digestif. L'absorption des drogues et l'abus de médicaments ne peuvent-ils être décrits comme « empoisonnements par la bouche » ?

Pourtant, la pulsion orale et ses affections ne suffisent pas à déterminer ces phénomènes. Ni les anorexies ni les boulimies ni, en général, les phénomènes d'addictions ne se réduisent à de simples pathologies de l'oralité. S'y ajoutent en effet les problèmes spécifiques du corps et de son image, de la parole et de son énonciation, ainsi que de la pensée et de ses obsessions. (L'anorexique fait des calculs étranges pour compenser toute prise de poids ; le sujet boulimique s'avoue souvent rongé de culpabilité ; les idées du toxicomane sont parasitées par les difficultés à se procurer la drogue.)

Un troisième trait se retrouve dans les troubles de l'alimentation et les addictions : la dépendance. Celle-ci affecte le toxicomane, l'alcoolique ou l'adolescent vissé à sa console de jeu vidéo. Le sujet boulimique ne peut pas se passer de ses repas rituels, solitaires, pantagruéliques. L'anorexique s'accroche à un autre spéculaire ou à la silhouette idéale d'un modèle qu'il lui faut rejoindre à force d'amaigrissement, et croit pouvoir trouver, grâce à une minceur qui frôle le seuil de la mort ou à un poids magique, sa marque singulière, son inscription de sujet.

D'autres dépendances entrent en jeu. Dépendance répulsive à l'égard d'une mère gavant son enfant jusqu'au « manger rien », selon une célèbre formule de Lacan ; dépendance –trompeuse – à l'égard d'un « grand frère », substitut d'un père carrent, qui initiera le jeune paumé aux joies de la bouteille ou de la fumette, et sera vite remplacé par la figure du *dealer*. Dépendances qui font surgir dans une lumière crue la rencontre, observée et théorisée dans la psychanalyse, entre une intimité qui remonte aux premiers moments de la vie et la dimension sociale de cette vie – le moment de l'insertion dans la Cité à partir de la puberté.

Notons, néanmoins, l'étrange scission de la dépendance. L'enfant dépend, certes, de l'amour, du désir et des soins de sa mère. Mais celle-ci, en lui offrant sa première « expérience de satisfaction » (Freud) par le simple fait de le nourrir, lui donne accès à une expérience de jouissance qu'il voudra répéter, devenant aussi dépendant de cette expérience que de celle qui la lui a procurée.

Si la dépendance, devenue régressive, ne fournit pas la clef du problème des pathologies en question., beaucoup de sujets souffrant de troubles alimentaires et d'addictions ne parviennent pas à se séparer de l'autre en qui ils croient pouvoir trouver un appui. Leurs comportements symptomatiques ne manquent cependant pas de révéler aussi une part active, voire créative.

La souffrance de la fille ou du garçon anorexiques pose la question de leur singularité, voire de leur existence même, qu'ils mettent sur le plateau de la balance - c'est le cas de le dire. L'homme ou la femme boulimiques mangent trop, non pas dans l'unique visée de se remplir puis, éventuellement, de se vider. Leur oralité est aussi un dire, une adresse désespérée et incessante à un partenaire qui n'a jamais pu les écouter. Le jeune homme qui navigue sur la toile vers des sites interdits n'est pas en quête seulement d'une image pornographique pour ses plaisirs solitaires, mais aussi de l'image que sa curiosité sexuelle infantile ou la scène primitive ne lui ont jamais révélée : celle d'un objet sexuel idéal ou d'un rapport sexuel satisfaisant. Le toxicomane, loin de vouloir seulement s'abrutir, cherche sans doute à fuir la réalité marquée par la castration, mais sa fuite même laisse apparaître en pointillé le projet non abouti d'une réalité alternative. Ces phénomènes pathologiques sont révélateurs d'une tentative pour trouver une vie plus digne d'être vécue. On réservera une place spéciale à l'alcoolisme qui peut masquer une tragédie mélancolique, trop souvent ignorée de l'entourage.

Ces phénomènes pathologiques ont donc deux faces - l'une témoigne d'un ratage, l'autre de l'aspect créatif du symptôme. Sans nier la première, la psychanalyse peut suivre la veine de la seconde pour ramener le sujet à ce carrefour de sa vie où il a choisi de combler la perte d'illusions par des toxiques, un vide ou un trop plein.

Mis au défi en raison de la difficulté particulière à comprendre et à traiter les addictions et les comportements alimentaires erratiques, les psychanalystes chercheront, dans ce colloque, de nouveaux chemins. Les y aideront des représentants d'autres disciplines - médecins nutritionnistes, enseignants, juristes, philosophes, artistes, voire des spécialistes de l'humanitaire. Ces journées ne se dérouleront-elles pas à une époque où des populations entières sont poussées à la révolte par la faim ?

Franz Kaltenbeck, *psychanalyste*

Samedi 21 mars 2009

9 H — Ouverture du colloque par Sylvie Boudailliez, présidente de l'A.l.e.p.h.

9 H 30 – 11 H

Présidence, Monique Vanneufville, maître de conférences, Université du Littoral, côte d'Opale

— Franz Kaltenbeck, *psychanalyste*, Paris, Lille

« Se mettre à table »

— Michael Meyer zum Wischen, *psychiatre, psychanalyste, Köln (Allemagne)*

**« Die harte Nummer — “le chiffre dur” —
Quelques aspects de la cure d'un analysant toxicomane »**

—Pause—

11 H 15 - 12 H 45

Présidence, Franz Kaltenbeck

— Gérard Haddad, *psychiatre, psychanalyste*, Paris

« Pourquoi une femme boit-elle ? »

— Brigitte Lemonnier, *psychiatre, psychanalyste*, Arras

« Charles Bukowski, “l'Homme Frigorifié” »

—Pause déjeuner—

14 H 15 - 15 H 45

Présidence, Bénédicte Vidaillet, maître de conférences, Université de Lille 1

— Philippe Ryfman, *Département de Science Politique de la Sorbonne et CRPS, Université Paris I Panthéon-Sorbonne*

« Malnutrition et action humanitaire : perspectives historiques et enjeux contemporains »

— Corinne Maier, *psychanalyste*, Bruxelles

« Politique de la bouche »

—Pause—

16 H - 18 H 30

Présidence, Isabelle Baldet, *psychanalyste*, Lille

— Daisuke Fukuda, *doctorant en psychanalyse à Paris VIII, chercheur associé du Centre Minkowska*

« Deleuze : philosophe d'un verre pénultième »

— Geneviève Morel, *psychanalyste*, Paris, Lille

« La décharge »



Dimanche 22 mars 2009

9 H 30 - 11 H

Présidence, Lucile Charliac, *psychanalyste*, Paris

— Sylvie Boudailliez, *psychanalyste*, Roubaix

« Le tronc et l'éléphant »

— Gérard Alloy, *Chef de service, pédopsychiatrie, Centre hospitalier de Mâcon*

« Internet et anorexie »

—Pause—

11 H 15 - 12 H 45

Présidence, Frédéric Yvan, *psychanalyste*, Lille

— Éric Le Toullec, *psychiatre, psychanalyste*, Toulouse

« Cutting et addiction : la passion du réel »

— Emmanuelle Borgnis Desbordes, *psychanalyste*, Rennes

« L'anorexie face à l'imposture contemporaine »

—Pause déjeuner—

14 H - 16 H 30

Présidence, Philippe Sastre Garau, *psychiatre MGEN Lille, psychanalyste*

— Dominique Peyrat, *médecin généraliste, association Généralistes et Toxicomanie 59/62*

« Regards »

— Jean Harbonnier, *psychiatre chef de pôle addictologie de l'EPSMAL*

« L'addiction: expression somatique d'une problématique psychopathologique »

17 H

— Fin du colloque —



11^e colloque de l'A.l.e.p.h.

Dessins de lettres

Psychanalyse, littérature, théâtre. 10^e colloque de l'Aleph, colloque franco-allemand.
27 et 28 mars 2010, ESC de Lille, avenue Willy Brandt

Dessins de lettres

Psychanalyse, littérature, théâtre. 10^e colloque de l'Aleph, colloque franco-allemand

En 1908, Sigmund Freud compare la littérature à une activité « de fantasme ». Son article va plus loin que le titre ne le laisserait entendre : il ne suffit pas de fantasmer pour écrire. Le fantasme soutient le désir, il ouvre une fenêtre sur le réel – *Fenêtre sur cour*, le film d'Alfred Hitchcock, illustre bien cette « ouverture ». Mais le désir, bien qu'articulé, reste inarticulable, comme l'observe Lacan. Et le réel ne pointe, la plupart du temps, que sous la forme de l'angoisse dans l'embrasement de la fenêtre du fantasme.

Aussi, est-ce par le rejet que réagit l'être parlant à l'impossibilité d'exprimer son désir et à l'angoisse causée par le réel. Il ne veut rien en savoir : il refoule ou rejette son désir et fuit le réel. Cependant, depuis la nuit des temps, le chant des sirènes attire les poètes. L'écriture leur permet de les approcher, mais ils restent attachés au mât d'une réalité rassurante, ainsi qu'Ulysse sur son navire.

Féru de lettres, grand lecteur de Shakespeare et jaloux de certains écrivains comme Arthur Schnitzler, Freud a frayé une autre voie vers ces zones où l'homme rencontre son destin. Il a inventé la psychanalyse dont on peut, avec Lacan, définir l'objectif : libérer le désir inconscient par la répétition de la demande, adressée par un sujet à un psychanalyste, de trouver son chemin dans une vie dont le langage voile les vrais enjeux, ceux de la sexualité, et avant tout, la question de savoir si un homme et une femme peuvent se rencontrer.

Dans le projet freudien (*La question de l'analyse profane*, 1927) de fonder de « hautes études » de psychanalyse, la littérature joue un rôle éminent. Et pourtant, ce n'est par goût des belles lettres. Freud, s'il appréciait le théâtre d'Henrik Ibsen, ne méprisait pas pour autant la littérature mineure (*La Gradiva* de W. Jensen, par exemple), prenant son matériel là où il le trouvait. Lacan s'oppose à son tour aux lubies des beaux esprits en jouant volontiers sur l'équivoque du mot « lettre » : le « ruissellement des petites lettres » des mathématiques lui importait autant que celui des textes littéraires.

De tout temps, des hommes et des femmes ont avoué qu'il leur aurait été impossible de se maintenir dans l'existence s'ils n'avaient pas écrit. C'est sur cette fonction salvatrice de la littérature que Lacan pouvait se fonder quand il faisait de celle de Joyce un symptôme, voire un « sinthome ». Terme de l'époque de Rabelais, le « sinthome » désigne sous la plume de Lacan un lien réparateur sans lequel un sujet risque de sombrer dans la folie. À Joyce et quelques autres, l'écriture a servi d'un tel lien. Loin de renforcer le narcissisme ou la simple demande de reconnaissance sociale, l'écriture peut s'avérer nécessaire. Aussi la psychanalyse se laisse-t-elle instruire par la littérature. L'écriture et la psychanalyse sont solidaires puisque toutes les deux, et chacune à sa façon, défendent l'existence du sujet contre la jouissance dévastatrice qui parfois menace de l'annihiler. L'écriture dans ce sens débroussaille « ce qui ne cesse pas de s'écrire » de façon sauvage dans les symptômes morbides. On

peut dire que le sinthome littéraire est un antidote du symptôme ravageur. À cet égard, le psychanalyste qui veut dissoudre ce dernier par son interprétation doit beaucoup apprendre des poètes.

Non, la psychanalyse ne se laisse ni réduire, ni « appliquer » à la littérature ! L'une rencontre plutôt l'autre sur certains points nodaux de la structure dans laquelle nous évoluons. Nous avons déjà insisté sur la fonction du sinthome. Voici encore deux autres points de rencontres :

1. Et l'inconscient et les poètes jouent avec la lettre – mais pas de la même façon, comme on le voit avec l'auteur de *Finnegans Wake*, qui était « désabonné à l'inconscient ».
2. « La vérité a structure de fiction », rappelle Lacan dans son écrit « Lituraterre ». Certaines œuvres (de Kleist jusqu'à Borges) dramatisent le caractère fictionnel de la vérité tandis que les paradoxes de la logique décrivent les voies par lesquelles la vérité se soustrait à la formalisation.

À la différence du signifiant qui représente le sujet, la lettre touche à la jouissance qui, elle, n'est pas représentable. Lacan pense la lettre comme située à la lisière entre le savoir et la jouissance, comme orientée vers ce que Freud, dans son *Interprétation des rêves*, a appelé « l'inconnu » (*das Unerkannte*). Elle ne peut pas représenter mais seulement cerner ce réel.

Notre colloque réunira des chercheurs (en histoire, comme aussi en critique littéraire et artistique), des hommes et des femmes de théâtre ainsi que des psychanalystes. Ils confronteront le fruit de leurs recherches sur les dessins de la lettre, dans le double sens de cette expression : du fait de leurs constellations, les lettres de tout texte littéraire sérieux dessinent la frontière entre le savoir et la terre inconnue à laquelle se heurte ce savoir, montrant ainsi que le savoir lui-même ne nous est pas si familier, même quand nous pensons le maîtriser. Par ailleurs, « dessin » consonne avec « dessein » dont il partage l'origine, et renvoie, à « destin », voire à « destination ». C'est pourquoi les chercheurs, orateurs de notre colloque, s'intéresseront également aux voies des lettres quand elles interviennent dans le destin de l'être humain, incarné par les héros des romans de toutes les époques.

Franz Kaltenbeck, *psychanalyste*